



## TYPES BOURGEOIS.

### LE MARGUILLIER.



E temps n'a pas détruit toutes les institutions de nos aïeux; plusieurs d'entr'elles ont survécu aux révolutions des siècles passés et sont encore dans nos provinces l'objet de profondes et vivaces sympathies. On se ferait difficilement une idée de l'amour et du respect qu'elles inspirent surtout à certains hommes, qui, fidèles aux traditions nationales, se sont constamment montrés ennemis des innovations et de toute influence étrangère, et ont conservé dans leur vie paisible, avec une

grande simplicité de mœurs, toute la franchise et loyauté du caractère flamand.

M. Camaerts n'est ni noble, ni artiste, ni saint-simonien, ni décoré de la croix de fer, ni quartier-maître de la garde civique; mais qu'est-ce cela, je vous prie, quand on peut se dire doyen de la confrérie des *Geloovige Zielen* et Marguillier de l'église de Saint Nicolas?

Ici, lecteur, je prévois une question; vous ne savez peut-être pas ce que c'est qu'un Marguillier? le monde est si irrégulier de nos jours!

C'est l'administrateur dont la fonction principale est de veiller aux intérêts d'une église paroissiale. D'abord, membre du conseil des fabriques, il doit ordinairement à sa fervente dévotion et à sa probité sévère, l'honneur insigne



Vandiv

Bent

d'être admis dans la composition du bureau. Dès ce moment s'ouvre pour lui une carrière laborieuse et toute nouvelle; jaloux d'accroître la prospérité de sa paroisse, il exerce sa charge avec autant de zèle que d'économie; c'est sa pensée unique, sa plus grande préoccupation. Pour lui le culte n'est plus qu'une espèce de négoce, dont il tient les écritures en partie simple et par florins, sous et deniers. Le peuple lui rapporte tant pour sa messe, tant pour ses vêpres, tant pour son salut. Le salut du peuple, entendez-vous? Il prélève une certaine dîme sur les naissances et sur les morts; père, vous lui avez remboursé en souriant l'eau baptismale qui fit votre enfant chrétien; orphelin, votre mère était à peine morte et vous aviez encore l'âme navrée de douleur qu'il vous présentait le mémoire de son service funèbre. Car l'église fait ses affaires au comptant; elle appréhende les banqueroutes!

Sous beaucoup de rapports le Marguillier ressemble à l'administrateur qui exploite un théâtre. Seulement son théâtre, à lui, est auguste et sacré. Ajoutez aussi qu'il ne se réserve personnellement aucun bénéfice. Il reçoit d'une main et paie de l'autre. C'est lui qui marchandise au quincaillier les diamants de la Vierge, au droguiste l'encens et la myrrhe, au boulanger les hosties saintes. Le curé, les vicaires, le bedeau, le suisse passent à son bureau, timides, l'œil baissé et la main tendue, pour toucher le traitement qui leur est alloué. Il a un tarif, chose singulière, étrange, unique, incroyable, où sont cotés les sermons, les prières, les indulgences, les chants et les larmes, les hymnes d'allégresse et les psaumes de douleur. Tout ce qui touche, élève et transporte l'âme dans les cérémonies du culte se transforme et devient cuivre sous les doigts du Marguillier. C'est lui qui, à la fin de l'année, inventorie les bannières, les reliques, les vases sacrés, toutes les richesses du temple; qui balance les comptes et communique le bilan de la paroisse à l'assemblée des fabriciens. C'est l'homme de la coulisse religieuse.

Autrefois, la marguillerie, c'était un titre, une haute dignité! On regardait celui qui en était revêtu comme le coq de la paroisse et les mieux famés briguaient une place qui rapportait tant d'honneurs et de considération. Hélas! les événements changèrent tout! Les orages de la révolution éclatèrent et jetèrent longtemps le trouble et la terreur sur les peuples; enfin l'horizon se rasséréna, mais l'astre du Marguillier avait effroyablement pâli. A peine l'honnête administrateur est-il connu aujourd'hui, si ce n'est des prêtres, des loueuses de chaises, de quelques vieilles et pieuses personnes; si ce n'est encore des nécessiteux qui viennent frapper à sa porte et à qui il remet le fruit des aumônes qu'il a recueillies pour soulager leurs misères! Toutefois l'illusion lui reste; roi déchu, il se drape encore dans son éphémère grandeur. Ne s'apercevant pas de l'indifférence générale, il remplit toujours ses fonctions avec le même zèle. Grâce à ses soins, on rafraîchit les fleurs éternelles du tabernacle, on redore les candélabres de bronze, on repare les toiles et les statues, l'église redevient belle encore! A ses yeux elle surpasse toutes ses rivales en magnificence; aucune n'a des parfums plus pénétrants, des silences plus doux, des chants plus harmonieux qu'elle. Il voudrait pouvoir vivre et mourir dans son sein. Enfin, à force de contemplation, il en prend presque les airs, il s'identifie pour ainsi dire avec elle. Et vous-même, dites-le moi plutôt: n'est-il pas simple

et modeste aux Minimes? n'a-t-il pas l'air d'un grand seigneur à S<sup>t</sup> Jacques sur Caudenberg?

Monsieur Camaerts est le modèle, la joie, l'orgueil de ses confrères. Nul ne se douterait en le voyant que cet homme touche déjà à sa cinquantième année. Figurez-vous d'abord une de ces figures qui révèlent toute une vie heureuse et paisible, une figure de vieillard, comme nos fils en verront peu, douce, fraîche et rayonnante encore de vigueur et de santé. Découvrez un front proéminent, sillonné de quelques rides onduleuses; tracez de fines plissures aux tempes nues; voilez de cils blondissants des yeux bleus d'où s'échappe une lumière douce et tendre qui tempère presque toujours la feinte gravité du visage; retroussez légèrement un nez qui rivaliserait d'enluminure avec un bigarreau; entr'ouvrez à peine deux lèvres épaisses qui semblent habituées à savourer la bonne chère; colorez d'une teinte vermeille des joues arrondies; et pour peu que le menton s'abaisse ensuite avec dignité, que les oreilles saillissent en larges contours, que la barbe fraîchement faite soit polie et luisante, et que les cheveux, poudrés avec soin, brillent d'une blancheur neigeuse, vous aurez sans doute une image assez nette, assez fidèle de l'honnête Marguillier. Ses épaules larges, sa poitrine haute annoncent une certaine force physique. La rondeur de son abdomen rabelaisien se dessine avec tant de grâce et de mollesse, qu'on la croirait formée à plaisir de couches d'ouates élastiques. Il a de plus une démarche leste et dégagée qui semble confirmer cette illusion. Quoiqu'il soit d'une taille assez élevée, l'âge n'a point courbé son épine dorsale; il se tient au contraire avec une sorte de roideur guindée, de telle façon qu'un classique l'eût comparé, sans crainte d'être démenti, à quelque chène antique résistant avec fermeté aux coups de la tempête. En marchant il rejette la tête en arrière, et paraît fier sans l'être aucunement. Il n'est pas d'une humeur triste, ni absorbé dans ses pensées, comme semble l'annoncer souvent l'expression empruntée de sa physionomie. C'est tout simplement un homme bon, tranquille, dévot par habitude et non par hypocrisie, ou peut-être mieux encore, un homme d'une grande faiblesse de caractère, dominé par un penchant qui dirige ses moindres actions. Personne au reste ne mène une vie plus douce, plus calme et plus régulière que la sienne. A sept heures sonnantes il s'éveille. Il est à peine levé, que son premier mouvement est de s'agenouiller devant un crucifix de bois surmonté d'un chétif rameau de buis bénit. Il faut le voir ainsi, à moitié vêtu, le chef encore recouvert du vénérable bonnet de coton, marmottant entre les dents les oraisons du matin. Sa voix, si basse qu'à peine on peut en distinguer les sons, ressemble au bruit sourd du rouet qu'agite une vieille fileuse. Pendant qu'il achève sa modeste toilette, sa toilette de comptoir, sa servante matinale a préparé et servi le déjeuner. Déjà la voix de ses enfants l'appelle: il se rend au milieu d'eux, les embrasse, et leur donne tour-à-tour..... sa bénédiction paternelle. Son premier repas terminé, il entre dans sa boutique où règne la plus scrupuleuse propreté. Le voyez-vous rangeant ses marchandises, les garnissant d'étiquettes, en enlevant amoureusement la poussière? Il reploie les feuilles de papier d'emballage; il rattache les bouts de ficelle les uns aux autres, en disant d'un air grave à sa fille de boutique que c'est le plus sûr moyen d'amasser un jour quelques

mille florins de rente. Si un chaland entre, il le reçoit avec une politesse simple et sans faste. Son naïf vocabulaire se réduit à quelques phrases qu'il varie selon le degré de la température. « *Wat belieft u Jouffrouw? een schoon weer, niet waer?* » ou bien plus souvent encore : *T'is wel slegt van dag voor te wandelen ?* » Voilà toute sa conversation du jour stéréotypée. Entre dix et onze heures du matin le boutiquier se métamorphose tout-à-coup en homme d'église ; sa casquette de loutre, sa veste rayée bleue, son grand tablier de toile, noué par derrière la taille, disparaissent comme par enchantement. Caméléon catholico-industriel, il jette son vêtement de comptoir aux orties, sauf à le reprendre deux heures après. Le voilà qui nage dans un habit et un pantalon de drap noir superbe. Il porte un feutre bien brossé sur la tête ; et ses bas blancs font ressortir le lustre éblouissant de sa chaussure. Son linge est surtout d'un choix et d'une finesse remarquables : on voit, entre les collets de son large gilet à ramages colorés, bouillonner un jabot aristocratique et flotter la dentelle de sa cravate d'une blancheur incomparable. Il s'appuie en marchant sur une canne de jonc, à pomme d'or, et semble écouter les vibrations argentines de Saint Nicolas, qui annoncent l'instant de sa messe habituelle. Le quartier qu'il traverse, est le plus peuplé et le plus animé de la ville ; aussi à chaque instant, le digne Marguillier est-il forcé de s'arrêter et de se ranger sur les trottoirs ; c'est un chien qui aboie, un cheval qui galope, des maraîchers qui crient, des charrettes et des voitures qui se croisent dans tous les sens et de tous les côtés, une foule, un bruit, un tumulte continu, étourdissant, épouvantable. Heureusement il arrive sans encombre à la gracieuse église située, vous le savez, au cœur de la cité. Là tout le monde le salue, le mendiant à la porte, le bedeau dans la nef, plus loin les enfants de chœur. Sa poitrine se dilate en respirant la fraîcheur de ces lieux ; il marche d'un pas plus léger en pénétrant sous ces arceaux de pierre qu'il préfère aux verdoyantes avenues du Parc.

Tout ce qui se rattache à la gothique église, objet de ses affections, intéresse au plus haut degré M. Camaerts ; il sait la date précise de son origine et le nom de la corporation qui l'a fondée ; sa mémoire lui retrace tous les événements de l'histoire dont ces lieux furent les témoins : il en parle avec délices. Quand il vous raconte le pillage de S<sup>t</sup> Nicolas par les Calvinistes, son œil brille, sa voix et ses gestes s'animent, il est vraiment éloquent ! Dois-je vous dire qu'il n'est pas dans l'église un réduit obscur dont il ne vous fasse exactement la topographie ? Il compte sur ses doigts les ornements du chœur, de la nef et des chapelles. Voyez cette statue : c'est S<sup>t</sup> Joseph et son divin enfant ; admirez ces toiles : celle-ci représente la Cananéenne, celle-là la pénitence de David, une autre S<sup>t</sup> Roch guérissant les pestiférés. Il se souvient du nom des peintres, comme aussi de celui des donataires. Il connaît jusqu'aux pieuses mains qui ont brodé les dentelles de la Vierge. L'église est une vieille et fidèle maîtresse qui lui livre tous ses secrets. Les heures qu'il y passe et qui sont ses heures de repos et de délassement, font le plus grand charme de son existence. Ne croyez pas qu'il soit assis sur une chaise, comme la plupart des fidèles ; sa place, à lui, est au banc de l'œuvre adossé contre une cloison de bois sculpté. Là il s'enfonce, il s'étend, il prend un visage et une pose ; il s'abandonne à ses plus chères impressions, et rêve, les yeux

ouverts, Pâques, jubilés, processions étincelantes de fleurs, de cierges et de parfums.

Au moment de s'éloigner, si le brave homme aperçoit dans l'église le curé ou l'un de ses vicaires, il s'approche de lui, lui tire sa révérence et s'entretient du beau temps ou des nouvelles réparations. Ces conversations flattent infiniment son amour-propre, il s'en occupe et les retient; il les redit à sa famille et l'on en retrouve l'influence jusque dans ses discours saupoudrés de phrases et d'expressions latines. Il ne s'aperçoit pas que, plus fin et plus rusé que lui, on ne lui accorde des faveurs si peu coûteuses que pour ressaisir toute l'autorité au conseil des fabriques.

L'heure de son dîner est soumise à la régularité despotique qui mécanise chacune de ses actions; il mange lentement, il boit avec précaution; il achève son repas comme il l'a commencé, par un signe de croix suivi d'une courte oraison. Enfoncé dans son grand fauteuil de cuir usé, il goûte ensuite un somme profond et délicieux pour faciliter sa digestion.

Puis son commerce l'absorbe de nouveau: ce sont mille petits détails, des lettres de commandes, des mémoires, son journal, ses dépenses de ménage, qui l'occupent tantôt jusqu'à la nuit, tantôt jusqu'à l'heure du sermon et du salut, les jours où il y a salut et sermon. Le soir voit enfin se clôre sa journée, autour d'une table peinte en rouge, dans la salle du *Messenger*, où le digne Marguillier fait son estaminet (expression consacrée) depuis une vingtaine d'années. Entouré de quelques habitués, ses amis, il joue avec eux la partie de *klavere-jas* ou de *jas-forcé*. M. Camaerts cause, raisonne, sourit; dépouillez-le de ces manières qui annoncent certaines prétentions à la supériorité, c'est tout-à-fait un bon homme. De temps en temps même, il se plaît à raconter quelques facéties licencieuses; mais il les dit à voix basse, de façon à n'être entendu que de ses amis; vous vous doutez bien que ce serait compromettre sa dignité et surtout ses sentiments de bon catholique! Il boit régulièrement deux verres de faro, et se retire aussitôt que l'horloge en bois, placée dans l'un des coins de la salle, a, de sa voix murmurante et criarde, sonné dix heures.

Et dites-moi maintenant, si vous connaissez une existence à la fois plus douce, plus tranquille et mieux remplie que celle de M. Camaerts! Point de haines, point d'intrigues, point de folles dissipations. Sa vie est une fête continuelle, elle s'agit dans les intérêts du commerce, elle se repose dans les exercices de la dévotion; elle s'écoule oublieuse, comme la source au fond de son lit de mousse et de fleurs. Le jour succède au jour; la semaine passe comme une fumée et ramène la journée paresseuse, coquette, bruyante, rieuse, animée, bachique, et par dessus tout la pieuse journée!

Voici venir le dimanche, qui s'offre à nos yeux, le front couronné de fleurs, et de ses doigts égrenant les rosaires bénits. Depuis longtemps M. Camaerts lui voue une vénération sincère et profonde; aussi ce jour-là, adieu le commerce! point de cabas de figues, ni de bâtons de réglisse, ni de sucre candi, ni de chandelles à son étalage, tout est recouvert avec soin de papier gris. A la vérité la porte de la boutique bâille toute grande ouverte, et le chaland entre, achète et sort comme de coutume. Il faut bien que par charité tout le monde vive, l'épicier

et sa pratique! Vers neuf heures et demie du matin, notre homme se rend à l'église pour y entendre le sermon et la grand'messe. Le voyez-vous assis ou plutôt trônant au banc de l'œuvre? à peine est-il reconnaissable, tant il affecte dans ses gestes et dans son attitude une apparence de fierté et d'importance! c'est le marchand fait Marguillier. Ce jour-là il se charge volontiers de faire la quête, dont il abandonne le soin aux bas-officiers de l'église les autres jours de la semaine. A un certain instant des offices, entre l'évangile et l'offertoire, le bedeau portant la verge sur l'épaule, s'approche de l'œuvre; aussitôt M. Camaerts se lève, s'arme d'un plat d'argent, et le suit à la tête de quelques confrères. Les chaises s'écartent avec un peu de lenteur sur les pas du Marguillier; celui-ci tantôt marche, tantôt s'arrête. Il balance sans cesse sa tête de gauche à droite; il secoue son assiette de métal, toute vibrante, toute sonore; il salue avec un sourire chaque pièce d'argent ou de cuivre qui tombe de çà et de là. Si la quête a été heureuse, il revient en souriant occuper sa place d'honneur, reprend son attitude magistrale et la lecture de ses prières. En vain le prêtre chante *l'ite missa est*: le bon Marguillier ne bouge pas plus qu'un terme; il entendra plusieurs messes encore, il restera là jusqu'à la dernière et ne se retirera que le dernier. Cependant midi sonne: l'église se ferme. Où s'agitait tout-à-l'heure la multitude pieuse des catholiques, s'étend maintenant une froide solitude d'autels et de colonnes, et le plus profond silence succède aux chants des prêtres, aux sons de l'orgue, aux piétinements de la foule. Il s'écoule ainsi plusieurs heures dans cet état d'immobilité, qui ressemble à un sommeil léthargique. Puis tout-à-coup le vieil édifice semble tressaillir et renaître: une voix frêle et cassée s'échappe du haut de sa frêle charpente. On dirait une vieille mère abandonnée qui rappelle ses enfants. On rouvre les portes: l'air circule, les chapelles s'illuminent. Les fidèles reviennent peu-à-peu. Entendez-vous la musique religieuse et la voix des prêtres qui chantent les vêpres et le salut? Regardez au banc de l'œuvre: M. Camaerts est encore là.

Cependant, quelque délicieuse que soit cette existence, elle perdrait bientôt son charme passager, si des jours de fête heureusement distribués n'en dissipait de temps en temps la paisible monotonie. Tantôt le printemps ramène les Pâques retentissantes de voix et de sonneries joyeuses. Tantôt la Toussaint unit ses pompes funèbres au deuil de la nature. Ou bien c'est l'anniversaire de quelque Saint en renom, sous l'invocation duquel l'église est placée. Les événements qui remplissent la vie humaine, ajoutent encore à cette diversité: c'est quelquefois un Te-Deum, quelquefois les funérailles d'un riche paroissien; car l'enterrement du pauvre se fait furtivement, à peine le coffre modeste qui renferme la dépouille passe-t-il le porche du temple. Chaque fois enfin que l'église se réjouit et chante, qu'elle chante et pleure, qu'elle se pare de fleurs ou s'enveloppe de sombres tentures, le Marguillier est là; c'est un ami qui vient partager toutes ses joies, toutes ses tristesses, toutes ses émotions.

Mais il est surtout dans l'année un jour, sur lequel M. Camaerts concentre ses plus vives affections, un jour joyeux et vivant, un dimanche doré parmi tous les dimanches, et ce dimanche, c'est la kermesse de sa paroisse! Il en

connaît la date précise; six semaines à l'avance, il fait tous ses apprêts pour célébrer dignement la fête. Il achète des habillements neufs pour ses enfants et pour lui. On blanchit la façade de sa maison; la porte et les volets sont repeints en belle couleur verte. Plus rassuré, il attend alors avec impatience le jour tant désiré. A mesure qu'il s'en approche, le temps lui semble ralentir sa marche paresseuse. Encore dix jours d'attente, puis six, puis quatre, puis trois seulement..... demain..... enfin demain, quel poids de moins sur son cœur! Dès la pointe du jour, l'honnête Marguillier, entr'ouvrant ses rideaux, consulte d'un œil inquiet le pan du ciel qui s'offre à ses yeux, borné par les pignons étagés des maisons voisines. L'air est-il sombre et menaçant, un vent impétueux tourne-t-il les mobiles girouettes, la pluie s'échappe-t-elle par torrents du sein des nuages, aussitôt la figure de M. Camaerts se rembrunit et prend la couleur du temps. Mais s'il entend au contraire l'hirondelle joyeuse gazouiller à sa fenêtre, si l'atmosphère est tiède et pure, si le soleil verse la pluie de ses rayons scintillants sur les toits d'alentour, il faut voir comme le cœur du brave homme se dilate, comme son œil brille, comme son visage s'anime d'une expression de plaisir et de bonheur! « La procession sortira! la procession sortira! » sont les seules paroles qui peuvent s'échapper de sa poitrine oppressée... .. il se tait..... il semble abimé dans une douce extase. Quand le fidèle Acate vit poindre de verdoyantes collines à l'horizon lointain, et que d'une voix émue il s'écria tout-à-coup : « *Italiam!* » il ne ressentit point une joie aussi vive, ni aussi enivrante.

Oh! c'est un beau jour que celui-là! Jamais l'église ne déploie une pompe si riche, si imposante. L'or et les pierreries précieuses étincellent au tabernacle. La Vierge est assise sur son trône éblouissant. Les tapis d'Orient couvrent les marches du chœur. Autour de la nef des lauriers magnifiques, ornés de vives banderolles, étalent la beauté sévère de leurs feuillages. Les chapelles sont illuminées.

Un génie bienveillant semble avoir prévenu jusqu'aux moindres désirs du bon Marguillier; le banc de l'œuvre drapé de velours rouge frangé d'or est surmonté de deux candélabres brillants. Dans la nef, dans les bas-côtés, dans le chœur, partout la foule se répand et se presse silencieuse; du haut de sa place, M. Camaerts promène sur elle un regard de satisfaction. L'encens roule ses nuages de parfums autour du maître-autel; les chants des prêtres et les sons de la musique religieuse font retentir tour-à-tour les voûtes sacrées.

A la fin de la grand'messe, un léger trouble se manifeste dans l'intérieur de l'église : ça et là vont et viennent des enfants, des bourgeois portant des flambeaux à la main. Les prêtres qui se sont retirés dans la sacristie pour se couvrir de leurs plus riches vêtements, en reviennent bientôt. La procession s'organise : cierges, bannières, croix argentées, dais empanachés, tout semble obéir à une impulsion commune. Après avoir franchi le seuil du temple, la pompe religieuse s'avance majestueusement au milieu des rues parsemées de fleurs, sous un limpide ciel d'été qui lui verse à profusion ses rayons lumineux.

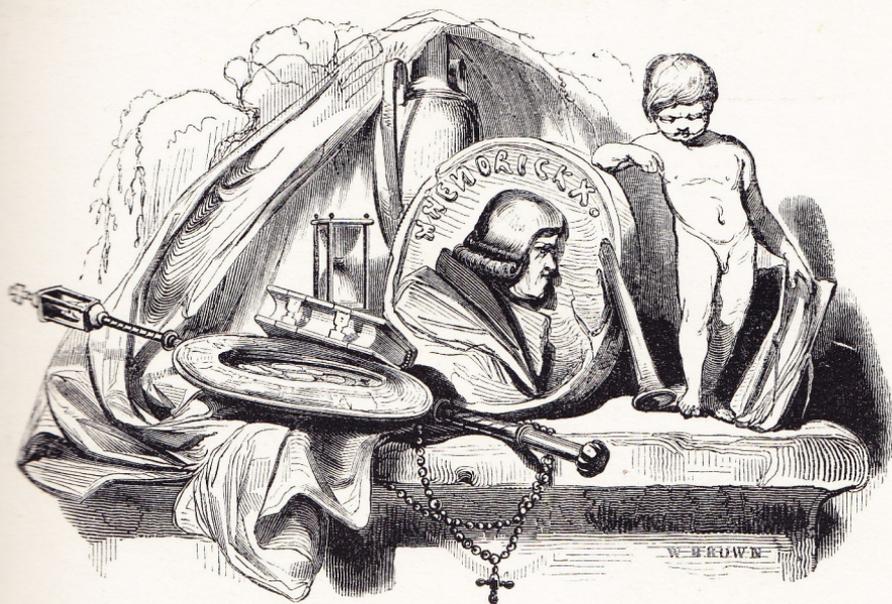
Et M. Camaerts? Qu'est-il devenu? qui le sait? qui pourrait nous le dire? s'est-il éloigné? a-t-il craint peut-être d'exposer sa tête nue à l'ardeur du soleil? Lui, craindre! lorsqu'il s'agit..... d'assister à la procession! Mais sachez donc que c'est un

personnage d'importance à cette heure? Ne vous imaginez pas qu'il soit confondu dans la foule. Là aussi le Marguillier occupe une place distinguée : entouré de ses confrères, il s'avance au milieu des deux files de paroissiens. Il porte un cierge décoré de bandelettes d'azur et d'une plaque d'argent. Il ne doute pas que tout le monde n'ait les yeux fixés sur lui; aussi voyez comme sa démarche est grave, son pas lent et posé, sa tête droite et fière ! on s'imaginerait voir plutôt une majestueuse altesse qu'un épicier habillé de noir. Les sentiments qui s'agitent au fond de son âme, se peignent malgré lui sur son visage. Son œil dévotement abaissé vers le pavé brille d'une expression de joie, de triomphe et de jubilation; les ailes de son nez se dilatent avec une délicieuse volupté; et le sourire des séraphins bouffis entr'ouvre sa lèvre légèrement pendante. Un moment il touche au comble de la félicité! le cortège défile lentement dans la rue où habite le vénérable Marguillier. Sa poitrine palpite avec force à l'aspect de sa demeure qui surpasse, éclipse, anéantit toutes les maisons voisines par le luxe des ornements pieux. Le seuil est arrosé, sablé, jonché de ramée, reluisant de propreté; des branches de mai tapissent les fenêtres de leur fraîche et riante verdure. Des bougies projettent leurs pâles flammes sur de saintes images, sur des corbeilles de fleurs, et sur des pots de quarantaine rouge; tandis qu'au-dessus de ce bizarre encadrement apparaissent plusieurs têtes d'enfants, blondes et fraîches, qui s'animent de plaisir en reconnaissant de loin le respectable auteur de leurs jours. Ah! s'il est dans la vie de chaque homme, de ces moments ravissants où l'âme croit savourer les ineffables émotions du ciel, certes, celui-là en est un pour M. Camaerts. Abimé dans sa joie, il marche avec lenteur; il ne prie, ni ne pense plus: toutes ses impressions sont vagues et indécises. Mais bientôt le son des cloches retentissantes annonce que la procession est sur le point de rentrer au temple de Dieu. Déjà l'on voit le clocher de S<sup>t</sup> Nicolas, déjà les fidèles qui ouvrent la marche, pénètrent dans l'intérieur du temple, et l'on entend le bruit de leurs pas mesurés qui se perd et s'éteint peu-à-peu dans la profondeur de la nef. M. Camaerts dépose son flambeau à la sacristie, sort de l'église, rentre dans sa maison, où il a rassemblé ses parents et quelques vieilles connaissances. Le dîner commence : les mets sont abondants, les vins exquis et du meilleur choix. On mange copieusement, on boit de même; la conversation roule d'abord sur la solennité; mais bientôt elle s'anime, elle s'échauffe; chacun rit et plaisante, tout le monde répète en chœur des refrains aussi vieux que le monde et la nuit arrive trop vite au gré des joyeux convives.

Ainsi la passion, que M. Camaerts nourrit au fond de son âme, distille une foule de joies pures et innocentes sur les derniers jours de son existence. Ses mœurs honnêtes, ses exercices, ses affections, que ne trouble aucun orage, ses habitudes paisibles, sont les meilleurs garants de sa florissante santé : il vieillit lentement. Cependant les années se succéderont, un jour l'heure fatale sonnera pour lui comme pour les autres paroissiens. Mais sa mort elle-même sera douce, car il n'aura pas cherché à soulever les voiles qui couvrent les secrets d'outre-tombe, et la religion reconnaissante adoucira pour lui l'horreur des derniers instants. Son service funèbre sera célébré avec un certain éclat. Le corps du clergé accompagnera le cercueil du défunt, de la maison mortuaire jusqu'au sein de l'église qu'il chérissait. Les rues

retentiront pendant quelques minutes de chants funèbres et des lugubres accords du serpent. Le corbillard lui-même sera revêtu de ses plus riches draperies. Puis tout passera, tout s'éteindra, tout rentrera dans le silence et le néant!!....

Le Marguillier sera enterré dans quelque cimetière des environs, et la pierre tumulaire sous laquelle reposera sa dépouille mortelle portera cette modeste inscription :



CI-GIT

**M. CAMAERTS,**

*BON PÈRE, BON ÉPOUX, VERTUEUX CITOYEN,*

DOYEN DE LA CONFRÉRIE

**DES GELOOVIGE ZIELEN,**

MARGUILLIER

*DE L'ÉGLISE ST.-NICOLAS.*

Priez pour lui.

CHARLES HEN.

**LES BELGES  
PEINTS  
PAR EUX MÊMES**

